

### L'« histoire » chez Diderot

Thierry Ottaviani

---



#### Édition électronique

URL : <http://rde.revues.org/66>

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2001

Pagination : 81-92

ISBN : 2-252-03311-8

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Thierry Ottaviani, « L'« histoire » chez Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne],  
30 | avril 2001, mis en ligne le 17 juin 2006, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://rde.revues.org/66>

---

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Propriété intellectuelle

Thierry OTTAVIANI

## L'« histoire » chez Diderot

Y a-t-il une philosophie de l'histoire chez Diderot ? La contribution apportée à l'*Histoire des Deux Indes* de Raynal a peut-être été une opportunité pour Diderot dans la mesure où elle lui aurait permis de mener un combat politique contre le despotisme tyrannique et religieux. L'« histoire » semble y être présentée comme un arrière-plan textuel par lequel l'auteur se serait exprimé à la fin de sa vie dans le domaine de la politique. Elle peut aller en ce sens jusqu'à n'avoir qu'une fonction anecdotique. Mais celle-là ne saurait se limiter pour Diderot à un simple matériau d'expression des idées. Elle est aussi objet de la philosophie. Dans sa *Lettre apologétique de l'abbé Raynal*, Diderot démarque l'histoire écrite par les philosophes des autres genres d'histoires : « est-ce que le philosophe traite l'histoire comme l'érudit, l'érudit comme le moraliste, le froid moraliste comme l'homme éloquent ? » écrit-il, avant de conclure que si « l'histoire avait, dès les premiers temps, saisi et traîné par les cheveux les tyrans civils et les tyrans religieux », alors « ils en auraient été détestés, et leurs malheureux sujets en seraient peut-être devenus moins patients »<sup>1</sup>.

L'histoire des philosophes doit donc être distinguée, en premier lieu chez Diderot, par son but bien précis : celui de combattre les tyrannies civiles et religieuses. C'est parce que les genres d'histoires se caractérisent par leur objectif — érudition, morale, rhétorique — que l'*Histoire des Deux Indes* peut être classée par l'auteur comme une « histoire philosophique ». Aussi, l'ouvrage de Raynal peut être vu comme étant un mode d'expression politique sciemment choisi. La philosophie diderotienne marque alors une évolution : tandis que le *Prospectus* de l'*Encyclopédie* séparait, dans son « système des connaissances humaines », l'« histoire » et la « philosophie » comme deux méthodes distinctes<sup>2</sup>, ces deux dernières se trouveraient dans

1. Diderot, *Lettre apologétique de l'abbé Raynal*, éd. L. Versini, R. Laffont, Paris, 1994, vol. 3, p. 772

2. La distinction est dans l'*Encyclopédie* d'ordre gnoséologique : l'« histoire » se rapporte à la « mémoire » comme une accumulation empirique de faits, tandis que la « philosophie » est du domaine de la « raison ». Cf. Diderot, *Prospectus*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 225-234 et le « système figuré des connaissances humaines », pp. 236-237. Cf. D'Alembert, *Discours préliminaire*, éd. A. Pons, Flammarion, Paris, 1986, vol. 1, p. 115.

*l'Histoire des Deux Indes* réunies. C'est la réunion de ces deux disciplines, jusqu'à présent séparées, que Diderot semble bien annoncer lorsqu'il écrit :

« Nous avons commencé par avoir des érudits. Après les érudits, des poètes et des orateurs. Après les orateurs et les poètes, des métaphysiciens qui ont fait place aux géomètres, qui ont fait place aux physiciens, qui ont fait place aux naturalistes et aux chimistes. *Le goût de l'histoire naturelle est sur son déclin*. Nous sommes tout entiers aux questions de gouvernement, de législation, de morale, de politique et de commerce. S'il m'était permis de hasarder une prédiction, j'annoncerais qu'*incessamment les esprits de tourneront du côté de l'histoire, carrière immense où la philosophie n'a pas encore mis le pied* »<sup>3</sup>.

Diderot reconnaît en l'histoire un terrain vierge qui n'a jamais été exploité par la philosophie. Or, si l'histoire peut être prise comme une orientation nouvelle, c'est en tant qu'elle prend aussi un sens nouveau pour la philosophie. Ce passage de *l'Histoire des Deux Indes* que nous venons de citer, rejoint ce que Diderot écrira à Grimm dans sa *Lettre apologétique de l'abbé Raynal* : l'histoire des philosophes ne peut être la même que celle des « érudits », des « poètes » ou des « orateurs » ; elle touche en effet aux questions de « gouvernement, de législation, de morale, de politique et de commerce ». L'histoire ne peut plus être considérée comme un récit d'événements rapportés ainsi que le discours *De la poésie dramatique* pouvait encore la représenter.

Dans ce dernier livre, Diderot concevait l'histoire surtout selon le point de vue de l'historien, lequel était distingué, en ce qui concerne l'écriture du récit, de celui du dramaturge. En revanche, dans *l'Histoire des Deux Indes*, c'est de l'histoire, de la manière dont elle peut être écrite par le philosophe, qu'il est question. C'est la notion même d'*histoire philosophique*, telle qu'elle peut apparaître dans le titre complet qualifiant l'ouvrage de Raynal, qu'il s'agit pour l'auteur de fonder. Il n'en demeure pas moins que cette notion reste, pour nous, problématique. *L'Histoire des Deux Indes* préfigure-t-elle un nouveau genre d'histoire ? Pour Diderot, il semblerait que ce n'est qu'en tant qu'elle est prise comme une possibilité future, qu'une telle histoire peut être envisagée. Elle est moins quelque chose de déjà donné, qu'une chose en cours de réalisation. D'où le côté incertain qui détermine seulement Diderot à « hasarder une prédiction ». D'autre part, cette réalisation ne dépend pas de lui seul, mais des « esprits » qui « se tourneront du côté de l'histoire ». Autrement dit, si une telle histoire n'existe pas encore, c'est seulement à titre d'hypothèse que Diderot peut la concevoir. Elle dépend effectivement d'une quantité de facteurs que le philosophe ne maîtrise pas nécessairement.

3. Diderot, *Histoire des Deux Indes*, op. cit., vol. 3, p. 753 (nous soulignons).

Pour comprendre ce que Diderot entend comme une « prédiction », à savoir celle concernant les « esprits » et la « philosophie », il nous faut lire ce passage de l'ouvrage de Raynal à la lumière de la conception diderotienne des sciences et des arts. Elle s'inscrit, pour le philosophe, dans une actualité propre que définit l'intérêt des hommes, à un moment de l'histoire, pour telle ou telle discipline. C'est ainsi que chacune de celles-ci connaît, selon Diderot, « un temps de mode »<sup>4</sup>, entendons qu'elle naît et périt selon des cycles. Alors que l'auteur prévoit, dans son *Histoire des Deux Indes*, un nouvel intérêt pour l'« histoire », notons qu'il reconnaît en même temps le « déclin » qui touche désormais l'« histoire naturelle ». Tout se passe comme si les sciences et les arts se suivaient, comme l'écrit Diderot, selon un « ordre réglé »<sup>5</sup>. Il se dégage par cela même, une sorte de nécessité par laquelle l'essor d'une discipline se ferait au détriment d'une autre. Tel est le cas par exemple de l'histoire qui, annoncée par le philosophe, succéderait à l'histoire naturelle.

On a donc une conception cyclique des sciences et des arts qui se déroule en une succession temporelle de périodes d'essor et de déclin. Si Diderot décrit, dans l'*Histoire des Deux Indes*, ce nouvel intérêt pour l'« histoire » — entendons surtout « l'histoire moderne », c'est-à-dire celle tournée vers les préoccupations politiques et morales telles qu'elles peuvent se manifester au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle — c'est par conséquent comme un constat d'actualité qu'il fait.

Rappelons, comme le précise Y. Benot dans son livre *Diderot : de l'athéisme à l'anticolonialisme*<sup>6</sup>, que l'ouvrage de Raynal avait été probablement commandé, au tout début de son projet, par Choiseul. Selon l'auteur de ce livre, le ministre cherchait à sensibiliser l'opinion de l'époque au commerce colonial, surtout après le revers de la guerre de Sept Ans, qui avait valu à la France la perte du Canada et de l'Inde. Le gouvernement français tentait alors de sauver économiquement les colonies restantes et de s'implanter en Guyane. Ce nouvel intérêt porté par les esprits pour les questions de « gouvernement » ou de « commerce », dont Diderot nous parle, pourrait donc être à l'origine quelque chose de voulu, voire de programmé par l'auteur du livre, en l'occurrence par Raynal qui, jusque-là, touchait une rémunération du ministère des Affaires Étrangères.

Toutefois, Diderot pouvait tout aussi bien partir d'un autre constat : celui de l'intérêt réel, que vont porter progressivement les penseurs des Lumières, pour l'histoire. En témoignent, par exemple, les quinze tomes de

4. *Ibid.*, p. 753.

5. On a vu dans tous les siècles et chez toutes les nations les études naître, tomber et se succéder dans un certain ordre réglé » *Ibid.*, p. 753.

6. Cf. Y. Benot, *Diderot, de l'athéisme à l'anticolonialisme*, François Maspero, Paris, 1970, p. 156-157.

bibliographie sur les ouvrages historiques, qui nous sont donnés vers 1750 par l'abbé Lenglet-Dufresnoy<sup>7</sup>. Au moment où Diderot écrit l'*Histoire des Deux Indes*, le goût des esprits pour l'histoire était donc bien ancré dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Du coup, la « prédiction » de Diderot peut nous apparaître tardive, comparée à la réalité de l'événement, et n'avoir plus rien d'une prévision. En fait, si c'est seulement dans l'ouvrage de Raynal que Diderot conçoit le goût pour l'histoire comme quelque chose de récent, c'est dans la mesure où l'histoire naturelle était jusqu'à présent restée un centre d'intérêt pour l'auteur. Ce sera le cas en 1753, dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature* — où Diderot fait explicitement référence, dès le début de l'ouvrage, à la méthode employée par Buffon dans son *Histoire naturelle*<sup>8</sup> — jusqu'aux *Éléments de physiologie* composés de 1774 à 1780. Mais lorsqu'il rédige vers la même époque, de 1770 à 1780, l'*Histoire des Deux Indes*, Diderot finit par reconnaître que l'histoire naturelle tend à périr.

C'est ici que la conception diderotienne d'un développement cyclique des sciences et des arts marque sa plus grande cohérence, au point de se trouver vérifiée dans les faits. Le terme de « prédiction », employé par l'ouvrage de Raynal à propos de l'essor prochain de l'histoire, en tant que discipline, doit être pris au sens fort d'un pronostic, c'est-à-dire, possibilité de connaître d'avance un événement. Il ne s'agit absolument pas d'une divination, mais d'une prévision qui ne serait possible que dans la mesure où l'on se référerait à des comportements humains, tout en se fondant sur le côté éphémère de leur durée. On part, par conséquent, d'une observation réelle, celle de l'intérêt porté par les individus envers une discipline, et on tire des conclusions hypothétiques quant aux développements prochains qui lui seront réservés. C'est l'inflation de cet intérêt qui augmentera les chances qu'ont les sciences et les arts de se développer. Inversement, le désintéressement les diminuera. Dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*, Diderot montrait ainsi les raisons qui engendraient, ou non, un intérêt croissant pour les sciences et les arts :

Lorsqu'une science vient à naître, l'extrême considération qu'on a dans la société pour les inventeurs, le désir de connaître par soi-même une chose qui fait beaucoup de bruit, l'espérance de s'illustrer par quelque

7. Cf. Lenglet-Dufresnoy : *Méthode pour étudier l'histoire*. Ouvrage cité par R. Pomeau dans son introduction à l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, Bordas, Paris, 1990, vol. 1, p. 36.

8. « Une des vérités qui aient été annoncées de nos jours avec le plus de courage et de force, qu'un bon physicien ne perdra point de vue, et qui aura certainement les suites les plus avantageuses, c'est que la région des mathématiciens est un monde intellectuel, où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses perd absolument cet avantage quand on l'apporte sur notre terre ». Or, Diderot cite comme référence en bas de la page, l'ouvrage de Buffon. Cf. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, op. cit., vol. 1, p. 560.

découverte, l'ambition de partager un titre avec des hommes illustres, tournent les esprits de son côté. En un moment, elle est cultivée par une infinité de personnes de caractères différents. [...] Mais à mesure que ses limites s'étendent, celles de sa considération se resserrent. [...] Il ne reste à la science que des mercenaires à qui elle donne du pain, et que quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer longtemps encore après que le prestige est dissipé et que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux. [...] Voilà l'abrégé historique de la géométrie, et celui de toutes les sciences qui cesseront d'instruire ou de plaire ; *je n'en excepte pas même l'histoire de la nature*<sup>9</sup>.

Le développement des sciences diminue en même temps que l'engouement des individus tend à se résorber. L'histoire des sciences et des arts est-elle une histoire du goût ? On peut le penser lorsque Diderot conçoit dans *l'Histoire des Deux Indes* le progrès des sciences et des arts comme un effet de « mode ». C'est ainsi que l'auteur peut prédire aussi, dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*, la fin du succès que connaît l'histoire naturelle. C'est ce qu'il constatera trente ans plus tard, lorsqu'il écrira cette fois, dans l'ouvrage de Raynal, que désormais « le goût de l'histoire naturelle est sur son déclin »<sup>10</sup>. L'histoire proprement dite, celle des sociétés humaines, prendra alors le relais de l'histoire naturelle. Mais cette histoire des hommes ne connaissait-elle pas déjà son essor ?

Notons pour commencer que Diderot rejette l'« histoire » telle qu'elle a été enseignée jusqu'alors. L'« histoire de l'homme civilisé » n'est autre que « l'histoire de sa misère » où « toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés »<sup>11</sup>. Ce rejet porte autant sur la forme que sur le contenu. *L'histoire de notre misère* est volumineuse, mais elle peut nous être donnée comme une *histoire abrégée*. Diderot note à plusieurs reprises, dans l'ouvrage de Raynal, qu'il y a peu à retenir du récit historique de la civilisation sinon le paradoxe qu'elle se réduit à une histoire de la barbarie des « grands assassins » que sont les « conquérants »<sup>12</sup>. C'est ce qu'il résume aussi dans le *Supplément au voyage de Bougainville* par le conflit de l'« homme naturel » et de

9. *Ibid.*, p. 562 (nous soulignons).

10. Diderot, *op. cit.*, vol. 3, p. 753.

11. Diderot, *op. cit.*, vol. 3, p. 714.

12. « En effet, si de cette multitude infinie de volumes, on en arrachait les pages accordées aux grands assassins qu'on appelle conquérants, ou qu'on les réduisit au petit nombre de pages qu'ils méritent à peine, qu'en resterait-il ? » *Ibid.*, vol. 3, p. 753.

l'« homme moral et artificiel »<sup>13</sup>. Bref, ce que retient Diderot, c'est que le récit historique illustre la monstruosité de la nature humaine, en ce qu'elle est à la fois barbare et civilisée.

En revanche, cette histoire, qui nous est donnée par l'historiographie des conquérants, présente peu d'intérêt pour cette autre, que Diderot tente de concevoir par l'ouvrage de Raynal, et que nous pouvons appeler *histoire moderne* par différence avec l'*histoire ancienne*. Diderot s'interroge : « que connaissons-nous de tant de nations anciennes qui puisse être de quelque utilité pour les nations modernes ? »<sup>14</sup>. Encore une fois, c'est l'utilité qui marque, dans la philosophie diderotienne, l'intérêt que nous pouvons accorder à une telle discipline. Par ailleurs, l'histoire ancienne ne nous apprend rien non plus en ce qui concerne le « climat », le « sol », les « poissons », les « plantes », les « minéraux », ou encore les « mœurs », les « usages », les « superstitions »... c'est-à-dire tout ce qui concerne à la fois l'histoire naturelle, et les sciences de la nature et de l'homme, et que nous pouvons regrouper, selon nous, sous l'acceptation moderne du terme « anthropologie »<sup>15</sup>.

L'engouement pour cette histoire moderne rejoint les « sciences » humaines (morale, belles-lettres) et les sciences de la nature (histoire naturelle, physique expérimentale) dont la progression se faisait, selon le Diderot des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, au détriment de la géométrie<sup>16</sup>. Ces dernières ont l'avantage de présenter un intérêt social. Ainsi dans son *Plan d'une université*, Diderot conçoit l'« histoire naturelle » et la « physique expérimentale » comme des sciences « utiles » en ce que « tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on emploie, tout ce qu'on vend, tout ce qu'on achète est tiré d'animaux, de minéraux ou de végétaux »<sup>17</sup>. Autrement dit, c'est à des fins commerciales ou économiques que les connaissances fournies par l'histoire naturelle peuvent être utilisées. En définitive, c'est dans la conception politique de l'histoire moderne, annoncée par le livre de Raynal, que le développement de l'histoire naturelle, décrit comme contemporain à la rédaction de l'ouvrage de 1753, trouvera son achèvement. Lorsqu'il écrit dès 1770 l'*Histoire des Deux Indes*, Diderot peut, par conséquent, annoncer le déclin de l'histoire naturelle, dans la mesure où ce sera l'histoire, politique cette fois, qui prendra le relais.

13. Cf. Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 574-575.

14. Diderot, *Histoire...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 753.

15. Comme l'écrit M. Duchet, l'acceptation moderne du mot « anthropologie » peut être située vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cf. M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Albin Michel, Paris, 1971, 1995, *intro.*, p. 13.

16. Diderot, *Pensées...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 561.

17. Diderot, *Plan d'une université*, *op. cit.*, vol. 1, p. 441.

On peut donc noter, à partir de 1770, une évolution dans la pensée diderotienne en tant qu'elle se tourne désormais vers la politique et l'histoire (humaine). Ce que l'on a défini comme un naturalisme diderotien — à savoir un ensemble de textes allant des conjectures sur la matière, formulée par les *Pensée sur l'interprétation de la nature*, jusqu'aux *Éléments de physiologie*, en passant par les interrogations du *Rêve de D'Alembert* — ne pourrait être qu'une première étape de l'œuvre diderotienne. Diderot suit-il ce que D'Alembert appelle le « goût de Philosophie dominant » toujours assujéti à un « ton particulier » ? Tout laisse à penser que la philosophie diderotienne accompagnerait les tendances du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce que l'on peut appeler, selon la formule de F. Paitre, le « Diderot biologiste »<sup>18</sup>, marquerait un moment où Diderot se serait intéressé davantage à l'histoire de la nature, et aux interrogations philosophiques qu'elle pouvait engendrer, tel le problème de la « matière vivante », par exemple, ou encore les expériences de Needham sur la « génération spontanée ». En revanche, lorsque Diderot collabore à l'ouvrage de Raynal, ce serait en tant que l'engouement des esprits pour la politique serait devenu dominant. Bref, l'œuvre diderotienne comprendrait deux moments : un premier où la tendance du philosophe serait naturaliste, un second où elle serait politique. Ce dernier moment regroupant un corpus particulier de textes comme les *Mélanges pour Catherine II*, les *Observations sur le Nakaz*, la *Réfutation d'Helvétius* ou encore le *Supplément au voyage de Bougainville*.

Cette lecture de l'œuvre diderotienne ne doit pas pour autant cacher le fil conducteur qui mène Diderot de l'histoire naturelle à la politique, à savoir l'« histoire ».

Nous revenons au passage que nous avons déjà cité de l'*Histoire des Deux Indes*. Qu'entendre lorsqu'on y trouve employé le terme « histoire » ? Il faut noter, tout d'abord, que Diderot nous en dit peu de chose, sinon que l'annonce d'un engouement des esprits pour l'histoire est perçue comme une exigence que l'histoire philosophique pose à partir des lacunes historiographiques concernant les questions de « politique », de « commerce » ou encore de « morale »<sup>19</sup>. En fait, si nous voulons répondre à ce que peut vouloir dire le terme « histoire » sous la plume de Diderot ou de Raynal, nous devons encore une fois faire appel à la conception diderotienne des sciences et des arts, telle qu'elle apparaît notamment dans l'*Encyclopédie*. Ainsi, l'article ART de Diderot précise : « On a commencé par faire des observations sur la nature, le service, l'emploi, les qualités des êtres et de leurs symboles ; puis on a donné le nom de *science* ou *art* ou de

18. F. Paitre, *Diderot biologiste*, Slatkine reprints, Genève, 1971, 103 p.

19. Diderot, *Histoire...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 753.



*discipline* en général, au centre ou point de réunion auquel on a rapporté les observations qu'on avait faites, pour en former un système ou de règles ou d'instruments, et de règles tendant à un même but ». Autrement dit, c'est l'« usage » qui précède la « discipline », comme l'emploi des mots précède par exemple la grammaire<sup>20</sup>.

L'« histoire » chez Diderot ne peut être définie qu'en fonction de l'emploi et de l'orientation qu'y mettront les esprits. L'auteur n'annonce rien d'autre sinon que l'histoire comme discipline est donc surtout une chose à faire.

Sur ce point Diderot est très clair : les « annales » de l'histoire ancienne ne sont autres que des « beaux discours » qui peuvent servir « de modèles d'éloquence à un rhéteur », mais « le moment approche où la raison, la justice et la vérité vont arracher des mains de l'ignorance et de la flatterie une plume qu'elles n'ont tenue que trop longtemps »<sup>21</sup>. Or, tel est précisément l'objectif que s'est donné Diderot, sous le nom de Raynal, et dont la lettre à Grimm fera l'apologie<sup>22</sup>. *L'histoire philosophique* de l'abbé Raynal a été voulue par Diderot comme une critique de l'« histoire », dont le « ton modéré » est jugé comme étant trop souvent au service des tyrans. L'auteur dénonce à plusieurs endroits les lacunes ou les mystifications historiographiques comme, par exemple, celles des « historiens castillans » à propos de la civilisation de Mexico. Diderot s'interroge : « quelle foi peut-on raisonnablement accorder à des annales confuses, contradictoires et remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la crédulité humaine ? » Nous n'avons en effet en guise de « témoignages » que ceux des « féroces soldats » ou des « prêtres fanatiques » qui « n'avaient ni le talent ni la volonté de rien examiner »<sup>23</sup>.

Pourtant Diderot continue par ailleurs à faire l'apologie de l'« histoire ancienne », non comme discipline, mais comme modèle culturel. À plusieurs moments de *L'Histoire des Deux Indes*, il fait étrangement l'éloge de cette conception passéiste de l'histoire :

« L'histoire ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques et d'événements extraordinaires deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé, le temps de la fondation et du renversement des empires !<sup>24</sup> »

20. Article ART de l'*Encyclopédie*, *op. cit.*, vol. 1, p. 265.

21. *Op. cit.*, vol. 3, pp. 753-754.

22. L'important est que « Raynal est un historien comme il n'y en a point encore eu » quitte à effacer « du frontispice de son livre le mot "histoire" ». Diderot, *Apologie...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 772.

23. *Op. cit.*, vol. 3, p. 723.

24. *Ibid.*, p. 688.

Cette histoire ancienne correspond à une histoire des temps héroïques qui seraient révolus. Diderot en regrettant la grandeur des événements passés, semble revenir à un culte des héros comme celui de la figure d'Alexandre le Grand « devant qui *la terre se taisait* ». D'où vient cette fascination pour les catégories héroïques que Diderot critique par ailleurs ? Là encore, Diderot l'explique par l'intérêt esthétique que l'on peut éprouver dans les figures de l'histoire ancienne, dans la mesure où elles sont d'ordre poétique et non réel. De même que les sciences du calcul pouvaient durer malgré leur absence d'utilité pour les choses de la vie, de même l'histoire ancienne continuera à exister, au moins virtuellement pour les esprits :

« Toutefois je ne pense pas que le goût de l'histoire ancienne soit passé ni qu'il s'use jamais. C'est un tableau continu de mœurs grandes et fortes qui intéressera et émerveillera d'autant plus les siècles à venir que plus le monde vieillira, plus les hommes deviendront pauvres, petits et mesquins »<sup>25</sup>.

C'est parce que l'on trouvera un intérêt dans les figures esthétiques, que le goût pour l'histoire ancienne sera perpétuellement entretenu. On comprend pourquoi Diderot choisit d'écrire au même moment une histoire de la vie de Sénèque intitulée dans sa seconde édition *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, la vertu antique étant pour le philosophe un moyen de faciliter une grandiloquence rhétorique que l'histoire moderne ne permet plus.

L'esthétique diderotienne se présente sous un mode de représentation moraliste. Le constat fait par Diderot sera aussi celui que fera Mably : si l'histoire ancienne peut encore plaire, c'est parce que les hommes y ont un « air de noblesse et de grandeur qu'on ne trouve point chez les peuples modernes »<sup>26</sup>, en revanche, l'histoire moderne doit être écrite autrement, car elle se doit de nous être « utile »<sup>27</sup>.

Bref, si Diderot conçoit en l'histoire moderne une forme d'utilité en ce qu'elle doit fournir des connaissances pratiques, il maintient parallèlement que l'histoire ancienne peut avoir un intérêt esthétique. Toutes les deux présentent par conséquent une forme d'intérêt : la première comme histoire épistémique, en tant qu'elle regroupe des connaissances réelles, la seconde comme histoire-rhétorique, en tant qu'elle porte sur des fictions.

25. *Ibid.*, p. 592-593 (*Fragment divers n° 8*).

26. Cf. Mably, *De la manière d'écrire l'histoire*, Fayard, Paris, 1988, I, p. 269.

27. *Ibid.*, I, 8, p. 80. Cette utilité consiste cependant chez Mably à nous « instruire » de nos « devoirs ». Cette utilité ne concerne chez Diderot que l'histoire didactique et non épistémique.

Par le sens épistémique qu'il lui donne, on peut voir chez Diderot un précurseur de l'histoire moderne telle que nous la connaissons aujourd'hui : l'« histoire » ne doit plus être comprise comme une catégorie vague qui pouvait désigner aussi bien la fiction romanesque que le récit rapporté d'événements anciens, mais doit se spécifier comme une discipline à part entière, vers laquelle vont désormais pouvoir se tourner les esprits. Il faut voir que la notion même d'« histoire » évolue chez Diderot vers le sens plus précis d'une connaissance scientifique de l'historicité. Cette évolution va de l'*Encyclopédie* à l'*Histoire des Deux Indes*.

Dans l'*Encyclopédie*, Diderot laissait une large place à ce qu'il nomme l'« histoire hypothétique », c'est-à-dire à une exposition qui privilégiait les hypothèses conjecturelles face à la vérité historique. Ce qui importait, c'était moins l'historicité de l'événement que l'enseignement que l'on pouvait tirer des conjectures historiques telles qu'elles nous étaient exposées par le philosophe. Ainsi, dans l'article ART, Diderot montrait que la méthode recourant à des « suppositions philosophiques » pour expliquer les origines d'un art mécanique lorsqu'elles étaient ignorées, était « plus instructive et plus claire » que si on exposait « son histoire véritable, quand on la saurait »<sup>28</sup>. Comme l'écrit V. Goldschmidt, Diderot préférerait l'« histoire philosophique », c'est-à-dire conjecturale, à l'« histoire véritable »<sup>29</sup>. Il s'ensuit que sa conception différerait de Rousseau, pour qui la philosophie ne se doit d'intervenir que dans la mesure où on ignore réellement les faits, et non lorsqu'ils sont connus<sup>30</sup>.

En fait, dans l'article ENCYCLOPÉDIE, Diderot revient sur l'opposition conjecture/faît réel, en précisant :

« Il faudrait indiquer l'origine d'un art, et en suivre pied à pied les progrès quand ils ne seraient pas ignorés, ou substituer la conjecture et l'histoire hypothétique à l'histoire réelle. On peut assurer qu'ici le roman serait souvent plus instructif que la vérité.

Mais il n'en est pas de l'origine du progrès d'un art ainsi que de l'origine et des progrès d'une science. Les savants s'entretiennent ; ils décrivent ; ils font valoir leurs découvertes ; ils contredisent ; ils sont contredits. Ces contradictions manifestent les faits et constatent les dates »<sup>31</sup>.

28. Diderot, article ART de l'*Encyclopédie*, *op. cit.*, vol. 1, p. 268.

29. V. Goldschmidt, *Anthropologie et politique, les principes du système de Rousseau*, Vrin, Paris, 1983, p. 389.

30. « Deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires connus, ou regardés comme tels, c'est à la philosophie en son défaut, de déterminer les faits semblables qui peuvent la lier ». Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, *Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin et M. Raymond, Gallimard, Paris, 1964, pp. 162-163.

31. Diderot, article ENCYCLOPÉDIE, *op. cit.*, vol. 1, pp. 426-427.

Cette distinction entre « l'origine » du progrès des arts et celle des sciences, que marque la conjonction « mais », montre l'évolution de la connaissance historique vers une forme d'objectivité des « faits » et des « dates » que permettent les « découvertes » scientifiques. La notion d'histoire passe donc, pour reprendre la formule d'A. Koyré, de l'univers de l'« à peu près » à celui de la précision. Nous noterons que si l'histoire philosophique a chez le philosophe surtout une fonction didactique, elle n'est pas pour autant préférée à une histoire véritable.

L'article FAIT accentue par ailleurs cet historico-criticisme qui est présent chez Diderot : l'auteur y envisage une expérimentation des récits, plus ou moins fictifs, qui nous sont transmis par l'histoire des « vieillards ». Il s'agit en effet de ramener celle-là à une forme d'expérience actuelle comme « principe incontestable » : « Nous arrivons dans ce monde, nous y trouvons des témoins oculaires, des écrits et des monuments ; mais qu'est-ce qui nous apprend la valeur de ces témoignages, sinon notre propre expérience ? ». L'historicité des témoignages doit alors être éprouvée, dans son objectivité, par un recoupement des preuves. Aussi Diderot lance-t-il pour programme de rassembler « scrupuleusement tout ce qui déposera pour ou contre des témoignages », et de chercher « dans le plus grand espace que nous puissions embrasser sur la terre que les hommes ont habitée, et dans toute la durée qui nous est connue, combien il est arrivé de fois que nos vieillards interrogés en des cas semblables ont dit la vérité ; et combien de fois il est arrivé qu'ils ont menti »<sup>32</sup>. Dès l'*Encyclopédie*, Diderot associe donc « expérience » et « histoire » : la véracité des faits historiques repose sur la confirmation, par l'expérience, des hypothèses probabilistes<sup>33</sup>. L'expérience de l'histoire procède en définitive comme la « philosophie expérimentale », ainsi que Diderot l'avait exposée dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*.

Lorsqu'il écrit l'*Histoire des Deux Indes*, Diderot ne fait donc que reprendre la méthode de la philosophie expérimentale telle qu'il la percevait en 1753 chez Buffon. L'histoire humaine est pensée sur le même mode que l'histoire naturelle, à savoir selon la méthode de l'*analogie comparée*<sup>34</sup>. Pour le philosophe, les principes de la morale des hommes ne

32. Diderot, article FAIT, *op. cit.*, vol. 2, p. 99.

33. Diderot conçoit dans la *Lettre sur les aveugles*, l'argument probabiliste de la sorte : « Lorsqu'il y a un grand nombre de suppositions, l'apparence que chaque hypothèse soit vraie diminue en raison du nombre des hypothèses, mais augmente d'un autre côté par le peu de vraisemblance que tant d'hypothèses fausses se puissent corriger exactement l'une l'autre, et qu'on obtienne un résultat confirmé par les phénomènes » (*op. cit.*, vol. 1, p. 162). Cet argument peut être appliqué aussi bien à l'« histoire ».

34. La méthode de Buffon est de « combiner les observations, de généraliser les faits, de les lier ensemble par la force des analogies, et de tâcher d'arriver à ce haut degré de connaissance où nous pouvons juger que les effets particuliers dépendent d'effets plus généraux » *De la manière d'étudier l'histoire naturelle* in *Œuvres philosophiques*, éd. J. Piveteau, P.U.F., Paris, 1954, p. 23.

sont nulle part ailleurs sinon dans la « similitude d'organisation d'un homme à l'autre », où se trouvent les mêmes « besoins », les mêmes « plaisirs » ou « peines », les mêmes « forces » ou « faiblesses », c'est-à-dire dans les principes constants de la « physique »<sup>35</sup>. Encore une fois, ce sont les observations empiriques qui permettront au philosophe d'échafauder des hypothèses anthropologiques quant à la nature morale de l'homme. Comme les autres disciplines, la politique et la morale seront tirées, chez Diderot, de l'« expérience » et de l'« observation ». La méthode de l'historien est par conséquent analogue à celle de la philosophie expérimentale.

L'« histoire » nous apparaît être ainsi le fil conducteur de l'œuvre de Diderot. Alors qu'il avait appliqué la philosophie expérimentale au champ de l'histoire naturelle, l'ouvrage de Raynal sera pour lui une tentative d'élargir ce champ à une histoire politique et humaine des civilisations. Le sens même du mot « histoire » se trouve dès lors révolutionné : il acquiert le statut épistémique de science historique.

Thierry OTTAVIANI

35. Diderot, *op. cit.*, vol. 3, p. 629 et p. 587 (*Fragment divers n° 1*).